que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. On peut les mettre, premièrement, comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux;* ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir;* ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font;* ou bien : *Me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN (à son laquais). Comment! mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS. Non, monsieur.

M. JOURDAIN. Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII.

M. JOURDAIN, UN MAÎTRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR (portant l'habit de M. Jourdain), UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Ah! vous voilà! Je m'allais mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN. Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN. Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Point du tout, monsieur.

M. JOURDAIN. Comment! point du tout!

LE MAÎTRE TAILLEUR. Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN. Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN. Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAÎTRE TAILLEUR. Tenez, voilà le plus bel habit de la cour et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Vous ne m'avez point dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN. Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Oh! voilà qui est donc bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN. Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Belle demande! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rheingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. JOURDAIN. La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR. Tout est bien.

M. JOURDAIN (regardant l'habit du tailleur). Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN. Oui; mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN. Oui; donnez-le-moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR. Attendez : cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence; et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR; GARÇONS TAILLEURS dansants, UN LAQUAIS.

LE MAÎTRE TAILLEUR (à ses garçons). Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Les quatre garçons tailleurs dansants s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien fait.

GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN. Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN. Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. (Donnant de l'argent.) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN. Monseigneur! Oh! oh! monseigneur! Attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose; et ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN. Votre grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur! (Bas à part.) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (Haut.) Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN. Il a bien fait; je lui allais tout donner.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de M. Jourdain.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez; la voilà.

SCÈNE II.

M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN. Nicole!

NICOLE. Plaît-il?

M. JOURDAIN. Ecoutez.

NICOLE (riant). Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Qu'as-tu à rire?

NICOLE. Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Comment donc?

NICOLE. Ah! ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Quelle friponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE. Nenni, monsieur; j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Je te bâillerai sur le nez si tu ris davantage.

NICOLE. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE. Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurais tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Mais voyez quelle insolence!

NICOLE. Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Je te...

NICOLE. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. Eh bien! monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE. Hi, hi.

M. JOURDAIN. Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE. Hi, hi.

JOURDAIN. Encore?

NICOLE (tombant à force de rire). Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. J'enrage!

NICOLE. De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire.

M. JOURDAIN. Si je te prends...

NICOLE. Monsieur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN. Mais a-t'on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE. Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

M. JOURDAIN. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE (se relevant). Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN. Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. Vous devriez, au moins, la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Mme JOURDAIN. Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. JOURDAIN. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mme JOURDAIN. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN. Qui est donc ce monde-là, s'il vous plaît?

Mme JOURDAIN. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans carême pendant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE. Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN. Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

Mme JOURDAIN. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

M. JOURDAIN. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Mme JOURDAIN. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mme JOURDAIN. Vous devrier bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mme JOURDAIN. N'irez-vous point l'un de ces jours au collége vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN. Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége!

NICOLE. Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite!

M. JOURDAIN. Sans doute.

Mme JOURDAIN. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison!

M. JOURDAIN. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (à madame Jourdain), savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

Mme JOURDAIN. Oui; je sais que ce que je dis est fort bien, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mme JOURDAIN. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

Mme JOURDAIN. Des chansons.

M. JOURDAIN. Eh, non! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux? le langage que nous parlons à cette heure?...

Mme JOURDAIN. Eh bien!

M. JOURDAIN. Comment est-ce que cela s'appelle?

Mme JOURDAIN. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN. C'est de la prose, ignorante.

Mme JOURDAIN. De la prose?

M. JOURDAIN. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier! (A Nicole.) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE. Comment?

M. JOURDAIN. Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE. Quoi?

M. JOURDAIN. Dis un peu U, pour voir.

NICOLE. Eh bien! U.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. Je dis U.

M. JOURDAIN. Oui; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN. Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U; vois-tu? je fais la moue : U.

NICOLE. Oui, cela est biau!

Mme JOURDAIN. Voilà qui est admirable!

M. JOURDAIN. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

Mme JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE. De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN. J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

Mme JOURDAIN. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN. Ouais! ce maître d'armes vous tient bien au cœur! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (Après avoir fait apporter les fleurets, et en avoir donné un à Nicole.) Tiens; raison démonstrative; la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE. Eh bien! quoi? (Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.)

M. JOURDAIN. Tout beau! Holà! Oh! doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE. Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN. Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mme JOURDAIN. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN. Lorsque je hante la noblesse je fais paraître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mme JOURDAIN. Çà mon vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles! et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN. Paix! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mme JOURDAIN. Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN. Eh bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

Mme JOURDAIN. Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN. Des choses dont on serait étonné si on les savait.

Mme JOURDAIN. Et quoi?

M. JOURDAIN. Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mme JOURDAIN. Oui, attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Mme JOURDAIN. Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mme JOURDAIN. Chansons!

M. JOURDAIN. Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Mme JOURDAIN. Et moi je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. JOURDAIN. Taisez-vous; le voici.

Mme JOURDAIN. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt, et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE. Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

Mme JOURDAIN. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.

M. JOURDAIN. Vous voyez.

DORANTE. Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN. Hai, hai!

Mme JOURDAIN (à part). Il le gratte par où il se démange.

DORANTE. Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

Mme JOURDAIN (à part). Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (A madame Jourdain.) Dans la chambre du roi!

DORANTE. Allons, mettez.

M. JOURDAIN. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN. Monsieur...

DORANTE. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN. Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN (se couvrant). J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Mme JOURDAIN (à part). Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. JOURDAIN. Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN. Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE. Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Eh bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Je vous le disais bien.

DORANTE. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Vous voilà avec vos soupçons ridicules!

DORANTE. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. JOURDAIN. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous, une fois, deux cents louis.

DORANTE. Cela est vrai.

M. JOURDAIN. Une autre fois, six-vingts.

DORANTE. Oui.

M. JOURDAIN. Une autre fois, cent quarante.

DORANTE. Vous avez raison.

M. JOURDAIN. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE. Ce compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE. Justement.

M. JOURDAIN. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE. Il est vrai.

M. JOURDAIN. Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

DORANTE. Fort bien. Douze sous huit deniers. Le compte est juste.

M. JOURDAIN. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

DORANTE. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. JOURDAIN. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE. Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner; cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). Eh bien! ne l'avais-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Paix!

DORANTE. Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN. Eh! non.

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Taisez-vous.

DORANTE. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN. Non, monsieur.

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN. Point, monsieur.

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). C'est un vrai enjôleur.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Taisez-vous donc.

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Vous tairez-vous?

DORANTE. J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

M. JOURDAIN. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN (bas à madame Jourdain). Que faire? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

Mme JOURDAIN (bas à M. Jourdain). Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain?

Mme JOURDAIN. J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE. Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

Mme JOURDAIN. Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. Comment se porte-t-elle?

Mme JOURDAIN. Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE. Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

Mme JOURDAIN. Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire; fort envie de rire nous avons!

DORANTE. Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Mme JOURDAIN. Tredame! monsieur! est-ce que madame Jourdain est décrépite? et la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE. Ah! ma foi! madame Jourdain, je vous demande pardon : je ne songeais pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI.

M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN (à Dorante). Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE. Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN. Je vous suis trop obligé.

DORANTE. Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Mme JOURDAIN. Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE (bas à M. Jourdain). Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part : mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN. Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE. Merveilleux; et, je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN. Plût au ciel!

Mme JOURDAIN (à Nicole). Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE. Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN. Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose si l'occasion s'en offrait?

M. JOURDAIN. Oh! assurément, et de très-grand cœur.

Mme JOURDAIN (bas à Nicole). Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE. Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN. Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

Mme JOURDAIN (à Nicole). Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE. Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE. Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN. Il n'y a pas de dépense que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'acheterais au prix de toutes choses.

Mme JOURDAIN (bas à Nicole). Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

M. JOURDAIN. Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE. Vous avez fait prudemment; et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN (s'apercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet). Ouais! vous êtes bien impertinente! (A Dorante.) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE. Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

Mme JOURDAIN. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle : c'est un homme qui me revient; et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments : car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Mme JOURDAIN. Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. J'y cours, madame, avec joie; et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. (Seule.) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE (à Cléonte). Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE. Retire-toi, perfide! et ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. Est-ce ainsi que vous recevez?...

CLÉONTE. Retire-toi, te dis-je, et va-t'en de ce pas dire à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE. Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE. Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE. Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE (à part). Ouais! quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE. Quoi! traiter un amant de la sorte! et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

COVIELLE. C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE. Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard : mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

COVIELLE. Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE. Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE. Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE. Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE. Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE. Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE. Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE. Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE. Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE. Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE. Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE. C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE. C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE. Ne t'avise point, je te prie, de me jamais parler pour elle.

COVIELLE. Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE. Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE. N'ayez pas peur.

CLÉONTE. Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE. Qui songe à cela?

CLÉONTE. Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE. J'y consens.

CLÉONTE. Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue : et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE. C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE. Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable, et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE. Elle, monsieur? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très-médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE. Cela est vrai, elle a les yeux petits : mais elle les a pleins de

feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches : et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs : elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. Non, mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions...

CLÉONTE. Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela : et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE. Pour de l'esprit...

CLÉONTE. Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE. Sa conversation...

CLÉONTE. Sa conversation est charmante.

COVIELLE. Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE. Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE. Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE. Oui; elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE. Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE. Moi! j'aimerais mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE. Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE. C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE (à Lucile). Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE. Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE (à Covielle). Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE. Je veux vous imiter.

LUCILE. Qu'est-ce donc, Cléonte? Qu'avez-vous?

NICOLE. Qu'as-tu donc, Covielle?

CLÉONTE. Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE. Je veux vous imiter.

LUCILE. Qu'est-ce donc, Cléonte? Qu'avez-vous?

NICOLE. Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE. Quel chagrin vous possède?

NICOLE. Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE. Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE. As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE. Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE. Que cela est Judas!

LUCILE. Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE (à Covielle). Ah, ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE. Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE (à Cléonte). On a deviné l'enclouure.

LUCILE. N'est il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE. Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité, et que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps : mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE (à Nicole). Queussi, queumi.

LUCILE. Voilà bien du bruit pour rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait, ce matin, éviter votre abord.

CLÉONTE (voulant s'en aller pour éviter Lucile). Non : je ne veux rien écouter.

NICOLE (à Covielle). Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE (voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole). Je ne veux rien entendre.

LUCILE (suivant Cléonte). Sachez que ce matin...

CLÉONTE (marchant toujours sans regarder Lucile). Non, vous dis-je.

NICOLE (suivant Covielle). Apprends que...

COVIELLE (marchant aussi sans regarder Nicole). Non, traîtresse.

LUCILE. Écoutez.

CLÉONTE. Point d'affaire.

NICOLE. Laissez-moi dire.

COVIELLE. Je suis sourd.

LUCILE. Cléonte!

CLÉONTE. Non.

NICOLE. Covielle!

COVIELLE. Point.

LUCILE. Arrêtez.

CLÉONTE. Chansons!

NICOLE. Entends-moi.

COVIELLE. Bagatelle!

LUCILE. Un moment.

CLÉONTE. Point du tout.

NICOLE. Un peu de patience.

COVIELLE. Tarare!

LUCILE. Deux paroles.

CLÉONTE. Non, c'en est fait.

NICOLE. Un mot.

COVIELLE. Plus de commerce.

LUCILE (s'arrêtant). Eh bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE (s'arrêtant aussi). Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE (se retournant vers Lucile). Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE (s'en allant à son tour pour éviter Cléonte). Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE (se retournant vers Nicole). Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE (s'en allant aussi pour éviter Covielle). Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE (suivant Lucile). Dites-moi...

LUCILE (marchant toujours sans regarder Cléonte). Non; je ne veux rien dire.

COVIELLE (suivant Nicole). Conte-moi...

NICOLE (marchant aussi sans regarder Covielle). Non, je ne conte rien.

CLÉONTE. De grâce!

LUCILE. Non, vous dis-je.

COVIELLE. Par charité!

NICOLE. Point d'affaire.

CLÉONTE. Je vous en prie.

LUCILE. Laissez-moi.

COVIELLE. Je t'en conjure.

NICOLE. Ôte-toi de là.

CLÉONTE. Lucile!

LUCILE. Non!

COVIELLE. Nicole!

NICOLE. Point.

CLÉONTE. Au nom des dieux!

LUCILE. Je ne veux pas.

COVIELLE. Parle-moi.

NICOLE. Point du tout.

CLÉONTE. Éclaircissez mes doutes.

LUCILE. Non; je n'en ferai rien.

COVIELLE. Guéris-moi l'esprit.

NICOLE. Non : il ne me plaît pas.

CLÉONTE. Eh bien! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE (à Nicole). Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE (à Cléonte, qui veut sortir). Cléonte!

NICOLE (à Covielle, qui suit son maître). Covielle!

CLÉONTE (s'arrêtant). Eh?

COVIELLE (s'arrêtant aussi). Plaît-il?

LUCILE. Où allez-vous?

CLÉONTE. Où je vous ai dit.

COVIELLE. Nous allons mourir.

LUCILE. Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE. Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE. Oui, vous le voulez.

LUCILE. Qui, vous le dit!

CLÉONTE (s'approchant de Lucile). N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclairer mes soupçons?

LUCILE. Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille; qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE (à Covielle). Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE (à Nicole). Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE (à Cléonte). Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE (à Covielle). C'est la chose comme elle est.

COVIELLE (à Cléonte). Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE. Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE. Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCÈNE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Mme JOURDAIN. Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; et l'usage, aujourd'hui, semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN. Touchez là, monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. Comment?

M. JOURDAIN. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mme JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

M. JOURDAIN. Taisez-vous, ma femme : je vous voir venir.

Mme JOURDAIN. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN. Voilà pas le coup de langue?

Mme JOURDAIN. Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN. Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mme JOURDAIN. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN (à Nicole). Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille : je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mme JOURDAIN. Marquise?

M. JOURDAIN. Oui, marquise.

Mme JOURDAIN. Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN. C'est une chose que j'ai résolue.

Mme JOURDAIN. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. JOURDAIN. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

Mme JOURDAIN. Cléonte, ne perdez point courage encore. (A Lucile.) Suivez-moi, ma fille; et venez dire résolûment à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE. Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments!

CLÉONTE. Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE. Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE. Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de M. Jourdain

COVIELLE (riant). Ah! ah! ah!

CLÉONTE. De quoi ris-tu?

COVIELLE. D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE. Comment?

COVIELLE. L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE. Quoi donc?

COVIELLE. Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons : il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE. Mais apprends-moi...

COVIELLE. Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE XV.

M. JOURDAIN.

Que diable est-ce là? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et civilité avec eux; et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Monsieur, voici M. le comte, et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN. Eh! mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII.

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII.

DORIMÈNE, DORANTE.

DORIMÈNE. Je ne sais pas, Dorante; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE. Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne?

DORIMÈNE. Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela; mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.